

Sinaïa, et revint à la douleur maternelle, à ses bonnes œuvres, à ses livres. Elle fit beaucoup pour la renaissance de la littérature roumaine, et seconda les efforts du grand poète roumain Vasili Alecsandri, actuellement ministre de Roumanie à Paris.

Les ouvrages de Carmen Sylva sont assez nombreux, et fort variés. Outre ses poésies et ses écrits en prose, où elle met en scène les héros de sa patrie adoptive, elle a abordé avec succès le genre dramatique.

LA MERE D'ETIENNE LE GRAND

(TRADUIT PAR CHARLES SIMOND.)

DANS la Moldavie septentrionale entre Piatra et Folticeni, on voit sur une montagne voisine de la rivière, les ruines d'un antique burg, du nom de Niamtz, dont hélas il reste bien peu de chose. La petite ville qui s'étend au pied de la hauteur a été bâtie presque entière avec les pierres de l'orgueilleuse forteresse.

Dans le temps jadis cette place était renommée au loin, et passait pour imprenable, alors qu'elle servait de résidence à Etienne, le puissant prince de Moldavie. Il avait livré cinquante batailles, dont il n'était presque jamais revenu sans blessure, et après chaque victoire, il élevait une église, pour exprimer au ciel sa reconnaissance. Défenseur infatigable de son pays, il avait conçu des plans grandioses pour faire une puissance étendue et redcutée. Assez récemment l'on a découvert dans les archives de Venise le texte d'un traité d'alliance offensive et défensive qu'il avait conclu avec la toute-puissante République contre les Turcs. Il était réellement le rempart de la chrétienté, le rempart à travers lequel les Turcs cherchaient sans cesse à se faire jour, s'ils ne pouvaient le renverser.

A cette époque, c'était une tâche malaisée que de régner sur la région du Bas-Danube, car on avait pour voisins les Turcs, les Polonais, les Hongrois, les Cosaques, les Tatars, qui ne laissaient de repos ni jour ni nuit. Mais Etienne semblait avoir grandi à la hauteur de sa tâche, et il inspirait à son peuple une confiance sans bornes.

Ce jour-là, une nouvelle et ardente mêlée s'était engagée, et on pouvait en suivre les péripéties du haut des créneaux de la forteresse. Depuis quelques instants, elle prenait un aspect décourageant, et l'on eût dit que cette fois la fortune des combats se disposait à abandonner Etienne. Dans le burg deux femmes étaient restées, l'une était l'épouse d'Etienne, l'autre sa mère. La jeune princesse laissait ruisseler ses larmes sur ses joues roses, encadrées d'une épaisse chevelure d'un blond doré. Tantôt elle contemplait d'un regard fixe la plaine, tantôt dans son angoisse et sa frayeur, elle cachait son visage sous son voile pour ne plus rien voir.

Il n'en était pas ainsi de sa mère. Elle se tenait fièrement debout auprès de la jeune femme, et contemplait au loin, sans faire un mouvement, sans dire un mot. Sous ses noirs sourcils énergiquement contractés, étincelaient ses grands yeux bruns, qui avec son nez fortement busqué donnaient à sa physionomie quelque chose de celle de l'aigle. Un voile du plus fin tissu de soie couvrait sa chevelure noire aux reflets bleus, encadrait ses joues et venait se nouer sous un menton saillant et ferme, surmonté de lèvres fortement pincées. La bouche était plutôt grande que petite ; quand elle s'ouvrait, elle laissait voir deux rangées de dents d'une blancheur éclatante, qui concouraient à l'expression énergique du visage. Vêtue de riches étoffes de soie, elle était restée là tout le jour, sans prendre de nourriture ni de boisson, les yeux toujours fixés du même côté. De temps à autre elle posait sa belle